

—C'est presque une position sociale de nos jours, de parler français à la perfection.—J. Novicow.

LE MADAWASKA

—Il n'est pas de plus grande gloire que de combattre pour la langue de la patrie.—Jean Dorat.

J.-G. BOUCHER, éditeur-proprétaire

ABONNEMENT: Canada \$1.50 Etranger \$2.00

Rédigé en collaboration

SOYONS FIERS ET NOUS SERONS FORTS

La langue française excelle par sa justesse, sa précision, sa logique et son bon sens. — C'est la langue de la diplomatie universelle. — Elle nous a été transmise pour conserver notre foi et la propager sur ce continent. — Le droit finit par l'emporter sur la force, comme l'esprit sur le sabre.

La fierté n'est pas l'orgueil. C'est, lorsqu'il s'agit d'une langue, la conviction sereine des qualités réelles qu'elle possède; c'est l'enthousiasme à l'apprendre, à la parler correctement, à la défendre vaillamment.

Avons-nous raison d'être fiers de notre langue française? Oui, et à plus d'un titre.

C'est d'abord la langue moderne la plus parfaite. Les autres langues ont leurs qualités; mais le français les surpasse toutes par sa justesse, sa précision, sa logique et son bon sens.

C'est Bossuet qui l'affirme dans son Discours de Réception à l'Académie française: "Ainsi nous pouvons dire que la justesse est devenue le partage de notre langue... si bien qu'étant sortie des jeux de l'enfance et de l'ardeur d'une jeunesse emportée, formée par l'expérience et réglée par le bon sens, elle semble avoir atteint la perfection qui donne la consistance."

Pendant longtemps notre langue fut soumise aux fluctuations de la mode, mais elle eut la bonne fortune de tomber entre les mains de Corneille, Racine, Molière, Pascal, Bossuet, La Fontaine et Fénelon, qui l'ont modelée à leur image et lui ont imprimé ces caractères de justesse, d'équilibre, d'ordre et de discipline qui sont la gloire de leur siècle.

Par eux, la langue française est devenue l'expression idéale du genre français. Par eux encore, grâce au contact des maîtres anciens, les grecs et les latins, le français est devenu classique, c'est-à-dire humain, universel.

Et c'est là une autre raison pour laquelle nous devons être fiers de notre langue, car le français est la langue universelle par excellence.

"L'Action Catholique" en faisait un jour la remarque: "Il est certain que dans l'Amérique du Nord nous faisons une fausse idée de l'universalité et de l'importance de la langue française; les journaux anglais et certains de nos compatriotes, nous ont tant seriné que l'anglais était la langue parlée dans le monde entier!"

Et vous êtes heureux si votre grand-père ne vous a jamais dit: "Mon petit gars, tu sais l'anglais, tu feras ton chemin." Le bon grand-père est mal informé. Il y a longtemps que la société cultivée de la vieille Europe a transformé cette remarque en faveur du français. "Mon petit gars, tu sais le français, tu feras ton chemin." Car depuis trois siècles le français est la seule vraie langue universelle. Et en voici la raison.

Après l'abandon du latin comme langue internationale, l'Europe s'est naturellement arrêtée à une langue désormais fixée, qu'il ne faudrait pas étudier tous les vingt ans. Le français était alors et encore la seule langue soumise à des règles fixes, régentée par une Académie dont l'autorité incontestée définit immuablement le sens du mot, la seule parlée par un peuple qui s'est affirmé le digne héritier du génie grec et latin; l'Europe conquise par le prestige de l'art et de la culture a choisi le français comme la langue de tous ses hommes distingués, de ses relations diplomatiques et commerciales.

En Allemagne, en Angleterre, en Autriche, en Russie, en Hollande, toutes les classes aisées apprennent et parlent le français. La majeure partie de la Suisse, la Belgique et les pays qui baignent le Rhin en font un usage courant. Dans toutes les villes importantes de l'ancien et du nouveau monde, on publie des journaux en français. Les écoles françaises sont extrêmement florissantes sur tout le littoral et dans toute l'Amérique du Sud. On l'a dit et c'est vrai: "Il y a comme une convention tacite qui fait que presque partout où deux hommes d'esprit, de nation diverse, se rencontrent, ils s'accrochent à parler français. Nous avons donc raison d'être fiers. Le monde entier affirme hautement les qualités de notre langue. Mais il y a plus.

Nous devons surtout être fiers de notre langue, parce que c'est le doux parler de nos aïeux.

A Port Royal, aux Mines, à Beaubassin, on parlait français. Alors comme aujourd'hui, on savait par expérience que la langue et la foi sont étroitement unies, et pour conserver la foi, les parents transmettaient à leurs enfants comme leur plus précieux héritage, la langue missionnaire du catholicisme à travers le monde. On doit donc être aussi fier de sa langue que de son titre de catholique. Il faut s'y attacher avec la même ardeur que les moindres parcelles de la doctrine chrétienne.

L'invasion des termes étrangers ternit cette pureté, cette élégance, et produit un amalgame qui rend notre langue ridicule. Ce langage composite est un monstre, une turpitude, un déshonneur. C'est l'aveu de l'ignorance, de l'inculture (ou de l'infériorité). C'est la condamnation à l'absorption d'une autre race; c'est l'acheminement fatal à la ruine nationale.

Si vous en prenez facilement le parti, vous rompez avec le passé, vous désertes un glorieux champ de bataille, alors qu'on réclamait l'appui de votre générosité; vous êtes indignes de vos grands ancêtres; officiellement vous leur reprochez comme une erreur et une bévue de ne pas s'être laissés assimiler par leurs vainqueurs.

Il est vrai qu'on entend quelquefois des rénégats vous assurer, à l'oreille qu'un loi inflexible de l'histoire impose aux vaincus la langue du vainqueur. Les Gaulois ne se sont-ils pas laissés assimiler par les Romains? Faisons comme eux.

C'est une loi de l'histoire?

Allez lui demander à la Crèche qui se venge de Rome en lui im-

G. N. TRICOCHÉ

VARIÉTÉS MENTALITÉ RURALE

Notre caractère est en grande partie un produit du milieu où nous nous trouvons. Il ne pourrait être autrement. Dans tous les pays, le soldat, l'ouvrier, le financier, l'acteur, le fermier, en dehors de ses particularités personnelles, porte l'empreinte de la classe à laquelle il appartient — empreinte qui varie peu d'une contrée à l'autre. Le fermier, par exemple, est partout un individualiste, craintif plus ou moins des innovations, parce qu'il travaille seul, dans son petit royaume spécial; accoutumé à compter sur lui-même, il n'a pas en général une grande confiance en son voisin. C'est pourquoi la coopération est infiniment plus difficile à développer dans les campagnes que dans les milieux urbains, citadins. Mais ces caractéristiques identiques sont parfois influencées par le milieu ambiant. Par exemple, en France, jusque dans ces derniers temps, — et encore sans doute aujourd'hui exceptionnellement — on a vu des paysans, fort à leur aise, refuser de déposer leur argent dans une banque, et le garder caché soit sous le plancher, soit dans une pailleuse du lit. Au Nouveau Monde, le plus grand défaut de l'homme des champs est d'acheter à crédit. Il arrive qu'il soit

à court d'argent comptant; mais l'expérience a prouvé qu'il agit simplement par la force de l'habitude. L'anecdote suivante est typique sous ce rapport. Un fermier des environs de Rochester, dans l'Etat de New York, demanda un jour à un financier local un prêt de mille dollars dans 3 mois, pour payer, à cette époque, des engrais achetés à crédit. Le banquier qui lui voulait du bien, lui dit: "Allez d'abord demander à ce fournisseur d'engrais combien il vous prendrait si vous payiez comptant". L'autre le fit; et revient, très étonné, déclarer que, cela lui coûterait seulement 823 dollars. "Eh bien, lui répond le financier — pour 177 dollars extra que vous économiserez en payant comptant, vous pourriez m'emprunter 1,600 dollars, payer l'engrais, et avoir quel que 730 dollars extra à employer à autre chose jusqu'à l'expiration du prêt!" Le fermier resta ébah: "Et dire — s'écria-t-il quand il put parler — que je n'avais jamais songé à cela! Et que j'ai ainsi perdu de l'argent durant des années!" Ce sont des millions de dollars qui se gaspillent annuellement par suite de ce manque de prévoyance et de jugement.

George Nestler Tricoché

Billet du Jeudi

NOEL de L'ORPHELIN

Le front appuyé contre la vitre de sa chambrette, Marthe regardait au dehors la foule qui se dirigeait vers les magasins aux vitrines décorées de rouge et de vert. Grandes dames chapeautées de riches fourrures, beaux messieurs conduits par la main de gentils mousquetaires, passaient dans la rue, sous la fenêtre de la petite au teint pâle.

Marthe l'orpheline, songeait à sa mère qui, l'année dernière, était près d'elle dans d'humble chaumière qu'il a fallu abandonner. Elle n'était pas riche, mais chaque Noël, la mère se privait et de ce qu'elle épargne elle achetait un jouet qu'elle déposait avec bonheur dans le soulier de sa fillette. Elles étaient heureuses, si heureuses, qu'un jour le ciel parut jaloux et dans quelques jours de cruelles souffrances, la mère s'éteignit au milieu des sanglots de l'enfant affolée.

Elle n'a que huit ans la mignonne, mais déjà le chagrin la mûrit. Recueillie par une vieille tante au cœur sec, à l'humeur maussade, Marthe n'ose pas confier sa douleur à celle qui remplace sa mère. Elle refoule ses larmes, elle pâlit, elle souffre, et elle s'étiole comme la jeune plante privée d'air et de soleil.

Témoin des tendresses dont on comble les joyeux enfants de son âge, Marthe soupire et une larme s'échappe de ses grands yeux noirs.

posant ses dieux, ses mœurs, sa civilisation, les lettres et les arts qui faisaient sa gloire. Demandez-le à la Gaule envahie par les Francs, les Burgondes, les Wisigoths et les Normands, et dominant successivement tous les barbares par l'ascendant de leur civilisation chrétienne. Demandez-le à l'Espagne subjuguée par les Maures, aux peuples des Balkans longtemps foulés aux pieds par les Turcs. Demandez-le à la Pologne et à l'Irlande.

Où, il y a une loi de l'histoire qui domine toutes les questions de langue et de peuple. La voici présentée par Napoléon ter avec autant de précision que de netteté: "Il y a deux puissances dans le monde: le sabre et l'esprit; à la longue, le sabre est toujours vaincu par l'esprit."

Le droit finit toujours par l'emporter sur la force. Une civilisation supérieure réussit toujours à triompher d'une civilisation inférieure. Or la civilisation française est d'essence catholique. Elle doit donc dominer toute autre civilisation hétérodoxe avec le même droit que la vérité doit remplacer l'erreur.

La civilisation qui est, avant tout, oeuvre d'esprit, s'incarne dans la langue, et celle-ci en est le porte-drapeau.

Portons donc bien haut notre drapeau, portons-le toujours à l'honneur afin de faire triompher sur ce continent la civilisation de nos ancêtres.

En un mot, soyons fiers et nous serons forts!

GABRIEL

LA CONFEDERATION

Par Mademoiselle Thérèse Azzie

Cet article a remporté le premier prix du comté, et la médaille d'or, dans le concours organisé cet automne. Mlle Azzie est une élève de l'Académie de l'Hotel-Dieu de St-Basile.

Tout le Canada fut témoin cette année d'un de ses anniversaires le plus solennellement célébré: La Confédération.

Le dictionnaire nous dit: "Ligue entre diverses provinces; alliance entre les corps d'un même Etat." Notre histoire nous dit que la Confédération est l'union des provinces du Canada qui eut lieu le 1er juillet 1867; et elle ajoute qu'à partir de là le Canada ne fit que progresser.

Du reste les magnifiques fêtes qui ont eu lieu dans la capitale fédérale et dans tous les principaux centres du Dominion montrent assez que l'on commence à saisir le sens de l'engagement conclu il y a soixante ans, grâce au courage, à la persévérance d'hommes comme Mac Donald, Cartier, Galt, Mc Gee.

Si l'on remarque bien les événements qui se sont déroulés depuis les conférences de Charlottetown et de Québec on peut affirmer que, en dépit des opinions contraires, la Confédération a obtenu tout le succès que ses pères en attendaient. Puisque nous avons pu devenir ce que nous sommes malgré toutes les entraves qui se sont présentées, maintenant nous avons l'obligation de rester ce que nous sommes, c'est-à-dire, fidèles à notre religion, à notre race, à nos devoirs et à nos traditions. D'ailleurs pourquoi changerions-nous?

Pourquoi ne marcherions-nous pas dans le chemin qui fut arrosé par les sueurs de nos ancêtres? dans ce chemin qui fut le théâtre de tant d'actions héroïques? Il suffit d'avoir lu notre histoire pour se sentir envahi par un sentiment de fierté légitime qui nous fait nous écrier: Oui nous voulons suivre pas à pas ce chemin qui tient tant à toutes les fibres de notre être! D'ailleurs ce chemin de fidélité a été grandement adouci par la Confédération qui a étendu comme un tapis moelleux sous nos pas. Si parfois à un tournant de notre sentier qui semble rocailleux, nous trébuchons et nous tombons, notre chute est amortie par ce tapis, c'est-à-dire nous nous accrochons aux loix qui nous permettent de nous relever promptement et de continuer notre route, la tête haute en bénissant ces glorieux pères d'avoir conçu par leur génie et leur zèle la fameuse idée d'union les petits-fils d'une mère commune sous le même drapeau afin de leur donner plus de force puisque "l'union fait la force."

On peut constater le bien que la Confédération a fait en retour-

Comme le ciel était beau, brillant d'étoiles! Je m'amusais à les compter en cachette de maman, qui essayait de m'enfourner tout à fait sous le grand châle. Une demi-heure plus tard nous étions à l'église.

Emerveillée, je suivis maman dans le banc et là, je cherchai la Crèche. Je la découvris bientôt! Oh! comme il était beau le petit Jésus! Il souriait en me regardant! Mais n'avait-il pas froid, ainsi couché sur la paille? Si on me le laissait prendre, comme je le réchaufferais!

Déjà, Monsieur le curé était à l'autel et là-haut, on entendait: "Ca, bergers, assemblez-vous..." "Les anges dans nos campagnes..." et bien d'autres Noëls. J'étais ravie et mes yeux ne pouvaient se détacher de la Crèche. Je contemplais encore quand vint le moment de partir.

Rapide fut le retour, et un moment plus tard, je m'endormais, oh! si heureuse! et, dans un rêve, je vis encore la Crèche, le petit Jésus souriant, et j'entendis nos bons vieux cantiques, les mêmes sans doute, que l'on chante au ciel...

"ANNETTE"

nant en arrière au temps lointain où le Canada appartenait à la France. Que de fois l'enfermière fut battue si les soldats canadiens eussent été plus unis. Que de fois ils eurent rapporté le laurier vainqueur.

A présent avançons d'un pas toujours dans le passé, quand la grande guerre éclata comme une bombe sur les nations. Alors les Canadiens d'un même mouvement se levèrent tous, comme des frères, pour aller combattre près de leur mère patrie. Quel courage! quelle vaillance! quel bravoure! surtout quelle union! Alors n'est pas surprenant qu'étant ainsi unis ils ont été braves jusqu'à l'héroïsme.

Sans la Confédération le Canada n'aurait pas prospéré aussi rapidement. Trois cents ans passés qu'était le Canada? A la place des épis qui ondulent les plaines se dressaient serrés et touffus les arbres séculaires. Voyez passer à travers ces arbres sombres la bête fauve courant après sa proie, puis le sauvage à l'arc tendu; entendez-vous le rugissement des Iroquois? Puis l'homme blanc arriva armé de la croix et de la hache, missionnaires ou colons.

Séparés de la France à une époque où elle se séparait de Dieu, nous les jeunes, nous avons grand loin de ses schismes et de ses révolutions, nous avons gardé la langue, les vieilles traditions, l'esprit de foi et les vertus sociales de nos pères.

Trois siècles ont passé depuis et les peuplades sauvages qui foulaient autrefois l'herbe de nos coteaux sont disparues comme des ombres, les adorateurs de la croix se sont multipliés comme les grains de blés et enfin le Canada a vu le beau jour de la Confédération.

Ah! nobles pères, fondateurs de la grande famille du Dominion, si vous pouviez revenir sur nos rives fleuries que vos nobles cœurs bondiraient de liesse et voyant vos rêves accomplis; voyant Québec dresser son front promontoire, et Montréal drapant sa robe princière, marchant à grands pas vers l'avenir, en visitant les villages riants du Nouveau Brunswick, les bocages verts aux flancs des montagnes, vous verriez des champs sans ombre couverts de moissons abondantes, des convois qui sillonnaient chaque province portant les riches d'une province à l'autre. Vous verriez un pays immense que décore un ciel azuré, au sein duquel il faut des bras et des forces pour que ses prés sans nombre et ses plaines fécondes viennent à jamais le grenier de toutes les provinces, enfin vous verriez de grands terroirs verts, où déjà serpentent les routes callosales. Oui, le grain sénévé planté par le pieux Canadien a produit un arbre magnifique.

Avec les chants de l'été et de mille échos, avec la douce résonner des bois mystérieux, avec le gazouillis des ruisseaux aux eaux limpides, puis avec l'hirondelle filant son nid, avec l'oiseau montrant son joli fillet vert; avec l'écureuil humide, avec le loup se levant sur les chauds reflets du jour, avec la gamme de tes merveilles, terre chérie, beau Canada, te chante mes hommages.

Pour prouver ma reconnaissance, ce soir avant que l'ange du roi radieux et superbe, se soit levé sur la rivière, j'ai voulu plus de sa tunique rayée d'or, que la reine des nuits d'automne, et bien d'autres Noëls, j'étais ravie et mes yeux ne pouvaient se détacher de la Crèche. Je contemplais encore quand vint le moment de partir.

Rapide fut le retour, et un moment plus tard, je m'endormais, oh! si heureuse! et, dans un rêve, je vis encore la Crèche, le petit Jésus souriant, et j'entendis nos bons vieux cantiques, les mêmes sans doute, que l'on chante au ciel...

Thérèse Azzie, Élève de l'Académie de l'Hotel-Dieu, St-Basile.